

"Obstacles socio-culturels au développement": quelques réflexions

Catherine Coquery-Vidrovitch

Université de Paris VII

Ce texte a été inspiré par la tenue sous ce titre, à Dakar, en février-mars 1989, d'une conférence destinée à commémorer le cinquantième de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire (IFAN), organisme de recherche largement tributaire d'un passé scientifique complexe. Il s'agit, en effet, de l'héritage colonial français. Cette tradition de recherche, toute datée et connotée qu'elle soit, fut aussi variée, riche et souvent généreuse. Mais le titre même du colloque destiné à en célébrer l'héritage était révélateur des difficultés et des risques du transfert culturel.

S'entendre sur les concepts: pourquoi *développement*, pourquoi *obstacles*?

Il faut, effectivement, faire un sort à ces deux termes de *développement* et d'*obstacle*.

Au singulier, le terme de développement propose un concept bien délimité: le développement scientifique et technique occidental né de la Révolution industrielle européenne. Ce concept trouve son origine dans la notion de progrès linéaire chère à la philosophie du *Siècle des Lumières* et, bien en-deçà, dans les préceptes issus de la pensée aristotélicienne. Il a nourri pendant des siècles, voire des millénaires l'imaginaire occidental. Soit. On peut, assurément, questionner la valeur accordée à l'exclusivité occidentale du concept de développement. Une équipe de recherche, au sein du laboratoire associé au C.N.R.S. dont j'ai la responsabilité à Paris, s'est précisément interrogée sur sa validité.¹ Car les sociétés non occidentales ont aussi connu des formes de développement pré-développementaliste; elles ont connu des formes diverses et précoces d'assimilation et d'intégration au développementalisme occidental.

¹ C. Coquery-Vidrovitch, D. Hémerly et J. Piel (eds.), *Pour une histoire du développement*, Paris, L'Harmattan, 1989.

Celui-ci les a investies de façon indéniable dès les XVIII^e et XIX^e siècles, et parfois bien avant.

Ceci dit, aujourd'hui, l'univers est incontestablement dominé par le mode capitaliste devenu de dimension mondiale; il est caractérisé, entre autres, par une avancée technologique et scientifique sans précédent. Face à cette emprise, on peut, on doit même admettre, sous peine de malhonnêteté intellectuelle, que nous n'avons plus le choix: dans le jeu mondial, à la fois économique, scientifique, stratégique et financier, les sociétés, sous peine de sombrer dans la sous-dépendance, voire la décimation, sont mises en demeure de prendre en mains elles-mêmes, de façon autonome et aut centrée, leur développement scientifique et technique, mais au sens occidental du terme. Les récents événements d'Europe de l'Est, dont le naufrage économique est patent, ne font que renforcer ce constat.

Reste le mot *obstacles*, qui me gêne davantage. Car il n'est pas neutre. Il implique un jugement à la fois négatif et péjoratif: des obstacles, c'est ce qu'il faut abattre pour avancer. Autrement dit, l'intitulé sent doublement son eurocentrisme. Il oppose un pôle positif, qu'il faut atteindre: le développement, ou plutôt le développementalisme occidental, à un pôle négatif, qu'il faudrait donc détruire: les obstacles socio-culturels, c'est à dire, en d'autres termes, les cultures autochtones africaines.

Or il ne s'agit pas d'éliminer. Il s'agit de connaître, ce qui est bien différent. Connaître, c'est comprendre; c'est accepter de prendre en compte; c'est en même temps utiliser et transformer un héritage historique ancien, complexe et présent, qu'il serait non seulement absurde, mais surtout impossible de détruire: on ne fait pas impunément du passé table rase. Ce qu'il faut, au contraire, c'est prendre la mesure de l'appareil conceptuel, linguistique et culturel qui continue aujourd'hui de constituer une part importante et parfois dominante du substrat intellectuel, idéologique et politique des sociétés africaines, de même que l'héritage judéo-chrétien, aristotélien, cartésien et newtonien constitue celui des sociétés occidentales.

De la divergence des faits culturels

Ces différences, il ne s'agit pas de les nier. Il faut les connaître, les accepter, et en tirer un certain nombre de corollaires *positifs*, et non plus négatifs.

De ces différences, j'en relèverai trois, qui posent effectivement problème face au développement occidental. Il s'agit de pré-supposés conceptuels assurément différents dans les sociétés africaines et européennes.

La première est la notion du *temps*. Le temps africain était une continuité, qui contient à la fois le passé, le présent et le futur. On vit, ou plutôt l'on vivait dans le même ensemble où les ancêtres, les vivants et les êtres à venir faisaient partie du même espace-temps. Héritage proprement africain, ou plus largement trait spécifique de toute société rurale pré-capitaliste, qui fut en son temps le lot des paysans d'Europe comme de ceux d'Asie ou d'Afrique? Probablement les deux à la fois, car il s'agit en même temps d'un mode de vie et d'une philosophie. Toujours est-il qu'en Occident, au contraire, le temps est aujourd'hui clairement compartimenté: hier, aujourd'hui, demain sont des unités distinctes. Nous sommes ici en présence de deux conceptions quasi-contradictoires de la *gestion du temps*. La gestion du temps rural avait une élasticité infiniment plus souple. La gestion du temps capitaliste est une exigence technique et mathématique. Comme on le sait, le temps, qui se mesure et se compte avec une précision implacable au centième de seconde près (on le voit bien dans les compétitions sportives internationales!), le temps, c'est aussi de l'argent. Ce temps, c'est essentiellement un *temps économique*.

Cette donnée est devenue aujourd'hui incontournable : si l'on veut un développement scientifique et technique (c'est à dessein que je n'évoque pas ici la dimension culturelle), on n'a pas le choix. Il faut utiliser le temps scientifique et technique, il faut, comme on le dit communément, "être à l'heure". Cette notion fait partie de la culture occidentale la plus "techniquement" au point, au premier chef la culture anglo-saxonne et, de façon peut-être surprenante mais réelle, la culture nippone (car il est curieux mais véridique d'entendre aujourd'hui les Japonais parler d'eux-mêmes en disant: "nous autres, Occidentaux..."). Ce concept de *temps économique*, pour des raisons complexes qu'il faudrait élucider, demeure moins intégré par les cultures latines, et semble encore largement négligé, sous cette forme stricte en tous les cas, par les cultures africaines héritées. Or, ici, l'emprunt à l'Occident apparaît indispensable.

Autre conception du monde différente, qui joue son rôle dans les domaines politique et administratif: celui des catégories conceptuelles utilisées; en Occident, on énumère, on compte. Compter, c'est connaître. Voyez un exemple banal de la vie de tous les jours: mettez ensemble deux mères de famille européennes, qui ne se connais-

sent guère et n'ont pas grand'chose à se dire; après quelques minutes à peine, elles vont s'interroger l'une l'autre sur le *nombre* de leurs enfants, et sur leur *âge*. Ceci, on le sait, est impensable en Afrique: compter, dénombrer, non seulement c'est discourtois, mais c'est aussi fatidique; bref, cela ne se fait pas. En Afrique, on ne compte pas, on *nomme*. Nommer, c'est un acte fondamental, car c'est mettre au jour, c'est *faire exister*.² Ces notions banales ont, ou peuvent prendre à l'échelle d'un pouvoir d'Etat des incidences énormes. La bureaucratie européenne a été fondée, dès le départ, sur la *comptabilité*. La bureaucratie africaine a reposé sur la *nomination*. Voici un autre exemple concret, caractéristique du développement à l'occidentale: la planification. Un plan de développement, même s'il n'est, selon les principes de l'économie libérale, qu'indicatif, ne vaut que dans la mesure où il entre, au moins en partie, en application. Or dire le plan, le nommer, même de façon autoritaire et dans le cadre d'un Parti unique supposé impératif, ce n'est pas l'exécuter. Nombre de gouvernants africains ont pu, en quelque sorte, jouer sur ce quiproquo culturel.

Quant au domaine scientifique proprement dit, notamment en matière de sciences humaines et sociales, la nécessité de la quantification (et de sa traduction informatisée) est encore loin d'être bien intégrée. Ce qui est encore vrai dans la recherche occidentale le demeure davantage chez nombre de chercheurs Africains de la période disons "intermédiaire", car les jeunes sentent bien désormais qu'il y a là un effort spécifique à faire; effort loin d'être évident, car il peut contrevenir à certaines traditions culturelles anciennes.

Troisième hiatus culturel décelable: l'*individu* face au *consensus*. L'individu est, depuis des siècles, une notion éminemment occidentale. La collectivité est faite, en Occident, d'un ensemble d'individus qui, chacun, de façon personnelle, *individuelle*, accepte volontairement de faire partie de la collectivité. Une définition célèbre contenue dans la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* de la Révolution française est exemplaire à cet égard: la liberté d'un individu s'arrête là où commence la liberté d'autrui. C'est une définition intrinsèquement fondée sur la personne.

Au contraire, en Afrique, les anthropologues et les historiens ont insisté (peut-être de façon exagérée) sur le non-être social de

² Voir, sur ces différences conceptuelles importantes, l'article éclairant d'Etienne Le Roy, "Le modèle européen de l'Etat en Afrique francophone: logique et mythologique du discours juridique", in C. Coquery-Vidrovitch et A. Forest (eds), *Décolonisations et nouvelles dépendances: modèles et contre-modèles idéologiques et culturels*, Presses Universitaires de Lille, 1986, pp.81-110.

l'individu en tant que tel: la personne n'existerait que parce qu'elle faisait partie de son ensemble d'appartenance (lignage, confrérie, etc.). En voici deux exemples encore vivaces aujourd'hui, concrets, précis, et révélateurs.

Le premier est bien connu. En Afrique, on ne dit, ou plutôt on ne disait jamais "non". Dire non, c'est non seulement impoli, c'est impensable; ce serait assumer une responsabilité, une volonté intégralement individuelle. C'est s'opposer, en tant qu'individu, à la volonté générale, c'est à dire à la volonté des autres; ce fait culturel enraciné a égaré plus d'un observateur étranger: des anthropologues naïfs ont été induits en erreur par la courtoisie de leur interlocuteur; les circonlocutions polies qu'un partenaire plus exercé aurait aussitôt saisi comme un refus, plus d'un l'a pris pour une forme d'aquiescement. Le savant conteur Amadou Hampaté Ba le savait bien, qui a raconté plus d'une fois, avec une verve incomparable, des anecdotes savoureuses sur ces quiproquos évidents pour un Africain, mais peu perceptibles aux étrangers.

Autre exemple, qu'un auditoire universitaire et surtout étudiantin saisira vite: le "nous" de majesté, utilisé en France essentiellement à l'écrit, et si largement employé par nos étudiants et nos chercheurs Africains qui présentent oralement leurs travaux de thèse: "*nous* pensons ceci, *nous* avons trouvé cela"... Cet effort du "je" que je demande à mes étudiants de recherche, j'ai souvent remarqué à quel point ils renâclent à le faire: "*je* pense ceci, *j'ai* remarqué cela" et, plus encore, "*j'affirme* que": que de fois dois-je corriger des expressions évitant au maximum toute prise revendiquée de responsabilité personnelle, du genre "*nous* pourrions *peut-être* en inférer que..." C'est que dire *je*, ouvertement, définitivement, c'est s'affirmer comme individu contre, ou du moins face à une communauté faite des confrères, des aînés, des ancêtres, de l'ensemble de tous ceux qui garantissent le consensus, qui rassurent l'individu en lui assurant qu'il n'exprime par sa bouche que ce qui est garanti par tous les autres. Dire *je*, c'est un acte occidental, c'est un fait culturel. Dire *nous* implique aussi un acte culturel. C'est pourquoi ces notions simples ont leur importance politique.

On connaît l'importance fondamentale, pour un développement autocentré, de la *démocratie*, et de la pratique de cette démocratie. Or, si l'on suit ce que je viens de suggérer, la démocratie, qui fait de la volonté publique l'expression de la somme de volontés individuelles librement exprimées, est un héritage forgé par l'Occident. Entendons-nous: ce ne fut pas inné. Il s'agit d'une conquête chèrement acquise depuis le XVI^e siècle au moins, en un

temps où le seul pouvoir reconnu était celui du prince. Cette conquête, amorcée par la révolution britannique du XVII^e siècle et légitimée par la Révolution française, fut aussi difficile que celle de la séparation entre l'Église et l'État - cette dernière achevée en France au début du XX^e siècle seulement. Or s'il fallait ne retenir de l'Occident qu'un seul élément, c'est assurément celui de la démocratie. C'est à dire, probablement, l'opposé du consensus: le *consensus*, pratique africaine s'il en fut, est l'adhésion collective et sans exception apparente de l'ensemble du groupe à une seule position, voire à un seul homme, le chef. La démocratie est juste l'opposé: c'est l'acceptation individuelle, librement consentie, de *chacun* des individus de se plier à l'avis de la *majorité*, et de la faire sienne ou du moins accepter de s'y soumettre par décision volontaire, consciente, personnelle. On touche peut-être là du doigt un facteur clef de la spécificité du concept de démocratie, par opposition à toute autre forme de pouvoir.

Le développement: une culture, non une technique

C'est à dessein que j'ai réservé pour la fin le domaine de la culture. Car il faut absolument distinguer entre *techniques* et *culture*. Ce qui est culture pour les uns peut n'être que technique pour les autres, et inversement. Je procéderai ici par analogie, sur un exemple linguistique: celui de la langue anglaise. Tout le monde sait aujourd'hui que l'anglais (comme le français le fut pour l'Europe du XVIII^e siècle), est en passe de devenir une langue de communication universelle: l'anglais devient alors une technique, qui permet aux hommes de tous les univers linguistiques et culturels de communiquer entre eux. Certes, l'anglais est aussi une langue de culture, mais seulement pour les anglophones de naissance ou d'éducation: encore ne s'agit-il pas, ou pas tout à fait de la même culture dans l'un et l'autre cas; ainsi l'*Indian English* est-il à la fois une langue de communication à travers l'ensemble du sous-continent indien; mais c'est aussi une langue de culture qui n'est plus, qui n'a d'ailleurs jamais été la même que celle des Anglais de souche, nourris de Shakespeare et de l'accent oxfordien; de même, l'anglais nigérian manié avec un tel savoir et une telle élégance par tant d'écrivains, dont Wole Soyinka apparaît comme le prototype, est bel et bien une langue de culture, mais ce n'est pas la même que les précédentes. On peut exactement faire le même constat au sein de la francophonie: la culture révélée par le parler québécois n'est pas la culture de France, non plus que celle exprimée, entre autres bien sûr, par l'extraordinaire invention linguistique de la littérature congolaise de langue française.

Ainsi, la notion quantifiée du temps, le concept de comptabilité et celui de l'individu évoqués ci-dessus sont depuis des siècles des faits culturels pour les Européens. Ce ne sont, pour les non occidentaux, que des techniques de développement, mais des techniques dont ils ne peuvent plus se dispenser. C'est ce que je m'efforce d'expliquer à mes étudiants Africains en France: vous êtes en Europe, comprenez et utilisez à bon escient les concepts occidentaux, "jouez le jeu", puisque vous y êtes, et que vous êtes aussi venus pour cela. Vous n'en acquerez que plus vite la compétence et les techniques nécessaires. Ce n'est pas renoncer à votre culture, c'est l'enrichir.

Car tout le problème est là: emprunter et assimiler des techniques ne signifie pas, ne doit pas signifier renoncer à sa propre culture. Pour reprendre une expression de l'historien Joseph Ki-Zerbo, il ne s'agit pas de "décerveler" l'Afrique; l'enjeu est qu'elle se dote des moyens techniques et scientifiques de ses entreprises. Pas facile, m'objectera-t-on avec raison.

Je proposerai ici deux propositions fondamentales qui peuvent aider à éclairer l'analyse:

La première est que le développement n'est pas seulement une technique: c'est une philosophie. J'y reviens dans un instant: car celle-ci reste à élaborer.

La seconde est qu'une culture n'est et n'a jamais, sauf exception rarissime, été isolée. L'autarcie culturelle a toujours été exceptionnelle, surtout en Afrique où la mobilité des hommes, donc aussi des idées, fut une constante de l'histoire la plus reculée. La richesse culturelle est précisément faite de cette pluralité. Toute culture a toujours été et continuera d'être un métissage culturel. Ce qui importe, ce n'est pas la "pureté" supposée de la culture; l'"authenticité" est un mythe. L'essentiel est que la complexité du métissage culturel toujours en train de se faire au fil des siècles demeure enracinée dans la société qui le secrète, société culturelle autonome et non dépendante. On peut estimer que, dans l'ensemble, ce métissage culturel, présent en Afrique comme ailleurs depuis les débuts de l'histoire, se fit au cours des millénaires sans traumatisme plus accentué qu'ailleurs jusque vers la fin du XVII^e siècle; il fut peut-être même, dans une certaine mesure, atténué par une double coupure: d'une part la colonisation (donc la confiscation) de l'Egypte par le monde méditerranéen par la conquête romaine, et d'autre part l'invasion arabe qui isola le nord et la côte orientale de l'intérieur du continent grâce au bastion

isolant de l'Empire chrétien copte d'Ethiopie. Ceci dit, il y eut bien, en Afrique noire comme ailleurs, depuis les débuts de l'histoire, une accumulation d'influences qui donnèrent progressivement naissance à toute une série de "métissages" culturels successifs: expansion bantou submergeant les peuples pré-existant depuis le premier millénaire av. J. C., contacts lointains avec la romanité (surtout sur la côte orientale et en Nubie), influence de l'Islam (Swahili à l'Est et sur les aristocraties sahéliennes à l'ouest), premiers contacts pré-négriers avec les Portugais et autres marchands, Européens et Indiens. Tout ceci eut lieu avant l'essor et les ravages des traites atlantique et de l'Océan indien, qui culminèrent de la fin du XVII^e siècle (pour la première) à la fin du XIX^e (pour la seconde). Deux traumatismes particulièrement violents heurtèrent alors l'Afrique: la traite et l'essor de l'esclavage, puis la colonisation. Mais l'un et l'autre, à leur tour, laissèrent des traces profondes, des héritages culturels que, bon gré mal gré, comme la plupart des autres peuples dans l'histoire, les Africains intégrèrent à leur tour: songeons, par exemple, parmi tant d'autres, à la culture dite "créole", qui fut plus ou moins la règle sur les côtes; on peut citer, pêle-mêle, les exemples des Saros (ou Sierra-Léonais), des Afro-Brésiliens, puis de la multitude de *médiateurs culturels* que constituèrent les "auxiliaires" de la colonisation, porteurs et manœuvres, puis écoliers, commis, postiers, instituteurs, médecins-auxiliaires, sages-femmes et infirmières, etc. Tout ce monde devint progressivement partie d'une classe ouvrière naissante et revendicative (sur les chemins de fer et dans les mines surtout), ou enfin membres d'une bourgeoisie urbaine "coloniale" aussi bien que colonisée. "Elite" intellectuelle et/ou gens d'affaires (négociants, transporteurs, planteurs, etc.) constituèrent les premières générations d'hommes politiques au sens "occidental" du terme, mais marqués aussi par les traits caractéristiques de l'Etat colonial, forme autocratique du pouvoir qui n'avait pas grand'chose de commun avec les démocraties européennes... De ces strates successives, depuis la nuit des temps, n'ont cessé d'émerger des formes toujours neuves, toujours en mouvement de culture africaine.

C'est pourquoi il est aujourd'hui devenu critiquable sinon absurde de présenter d'une façon dichotomique simpliste ce que l'on opposait naguère sous la forme schématique tradition/modernité, dans les campagnes (où les paysans ont été fort tôt sensibilisés au capitalisme par la dépendance économique des cultures d'exportation) comme dans les villes: la culture est quelque chose de beaucoup plus compliquée et de beaucoup plus mêlée; les études les plus récentes

d'anthropologie et de sociologie historiques se sont ingénérées à le démontrer.

Ce n'est donc pas une "authenticité" culturelle passéiste qui est significative: c'est que le peuple concerné réussisse à réaliser, de façon autocentrée, la synthèse entre un héritage historique spécifique intégré mais constamment revivifié et repensé, et les apports reçus d'ailleurs, pour faire de son "développement" sa propre affaire. Je ne crois pas, pour ma part, même sous l'influence quasi-exclusive de la "modernité technique et scientifique occidentale", à une homogénéisation insipide inéluctable du monde. Regardez l'Europe; ces peuples vivent ensemble, dans le même type de développement scientifique et technique (bien qu'avec, il est vrai, de fortes variantes régionales, à l'échelle européenne s'entend), depuis des siècles et des siècles: a-t-on, pour autant, supprimé l'"authenticité" de chacun? Certes non: quoi de commun dans le mode quotidien de vie et de penser, dans la façon de voir le temps, la famille, la religion, bref dans la culture d'un Islandais, d'un Suédois, d'un Anglais, d'un Français, d'un Espagnol ou d'un Grec? Et, face à ce petit univers européen, dont la difficulté à réaliser l'Europe de 1992 démontre bien les divergences profondes, la culture américaine (j'entends: des U.S.A.) apparaît, elle aussi, un ensemble prodigieusement différent. Pourquoi voudriez-vous que les Africains, réalisant un développement scientifique et technique "à l'occidental", perdent davantage de leurs originalités diverses que les peuples que je viens de citer, condamnés pourtant à vivre ensemble et quasi sous le même mode depuis tant et tant d'années?

On peut ici évoquer deux exemples, d'ailleurs opposés l'un à l'autre, d'emprunts culturels réussis qui ont favorisé un développement autocentré: celui du Japon, et celui de la Chine. Malgré la boutade citée ci-dessus selon laquelle les Japonais s'affirment occidentaux (ce qui est vrai sur le plan scientifique et technique), il est évident que la culture japonaise actuelle, même pétrie de *fast food* et d'américanismes, est spécifique; cette culture a aussi ses revers et, pour ma part, je ne souhaiterais être ni un travailleur japonais ni encore moins une femme japonaise (mais c'est précisément parce que ma propre culture est autre!). Toujours est-il qu'on ne peut dénier au Japon d'avoir, par ses emprunts techniques à l'Occident, accédé à un formidable développement autocentré, qui est en passe d'en faire la première puissance financière du monde.

Quant à la Chine, cet empire millénaire qui compta parmi les toutes premières civilisations de l'histoire, ce fut elle qui apporta à

l'Occident, par des voies diverses et détournées mais néanmoins historiquement prouvées, toute une série de techniques fondamentales au développement ultérieur du capitalisme (la boussole, le compas, la dynamite...); malgré des avatars multiples dont le récent recul politique n'est pas le moindre, elle est probablement, par des voies extrêmement différentes, en passe de susciter, à son tour, un développement réel au sein d'une culture autochtone qui, la force écrasante du nombre aidant, pourra (qui sait?) triompher dans quelques décennies.

Pourquoi pas l'Afrique? Nous n'en savons rien encore, parce que le chemin passe aussi par des voies politiques mal discernables, et non encore trouvées. Mais les récents événements d'Europe orientale ont démontré, à tout le moins, à quel point nos instruments conceptuels d'analyse sont pour l'instant incapables de prévoir le lendemain, y compris dans le plus court terme... Gardons-nous donc de jugements péremptaires, et demeurons lucides.

L'avenir sera-t-il à l'Afrique? Langues et Culture

Le développement n'est pas seulement, je viens de l'affirmer, une affaire de technique et de science. C'est une *philosophie*, c'est à dire aussi une question de culture. Or, de ce point de vue, le développementalisme occidental est-il le modèle à suivre? Le modèle occidental, parlons-en, à son tour! Il s'agit d'un système où la société est affirmée comme l'instrument servant à faire prospérer l'économie (c'est le *credo* américain de la *loi du marché*), au lieu que l'économie soit conçue comme servant à faire vivre la société. En Occident, un nombre d'individus *relativement* de plus en plus restreint travaille de façon démesurée, à un rythme d'enfer, au prix de la marginalisation d'une masse toujours croissante de défavorisés. Ceux-ci deviennent inutiles à la production, ils viennent grossir les ghettos et les statistiques de ce que l'on appelle aujourd'hui en Occident les "nouveaux pauvres". Marginaux, sans-abris, laissés-pour-compte qui ne vont plus dépendre que de la charité publique se multiplient et le mouvement ne semble guère en passe de se réduire, au contraire: sur le plan socio-culturel, l'image proposée par J. Ki-Zerbo demeure plausible d'un train dont la vitesse toujours accélérée hâte la marche vers le précipice.

On n'a pas encore trouvé dans le monde le moyen de faire que l'économie soit au service de la société, et non la société au service de l'économie, celle-ci faussement identifiée à ce que l'on appelle communément le développement. C'était bien l'espoir d'avoir tro-

uvé la solution qui avait animé Marx et les marxistes. Or l'effondrement des régimes communistes vient d'en démontrer l'échec politique. La primauté du social y a bien réalisé quelques acquis:³ mais la ruine des économies a abouti à un abaissement généralisé des niveaux de vie. Quelle solution?

Il est bien sûr hors de question d'apporter ici une réponse précise: si elle existait, cela se saurait! On peut néanmoins suggérer que, face à la relative stérilisation de la culture occidentale obnubilée par son développementalisme économique et technique, ce sont d'autres cultures, complexes, enrichies de l'héritage de toutes les autres, et encore en train de se faire, qui feront l'avenir.

Un des instruments de cette culture à venir, et donc aussi du développement à trouver, c'est la langue: langue de culture, j'entends, et non pas nécessairement (mais très probablement aussi) langue de colonisation. Plutôt que de parler de *la* langue, il faut mieux dire *les* langues, car la richesse des langues, garantie de la multiplicité des métissages, est par là même garantie de richesse de culture. La richesse africaine est extrême en ce domaine: beaucoup d'enfants y possèdent aujourd'hui au moins deux langues originelles - celle du père et celle de la mère - outre, dans les milieux favorisés par la scolarisation, la langue de colonisation qui est aussi langue de culture, plus une ou deux autres langues occidentales ou orientales. Une piste de recherche sur les voies du développement passe nécessairement par la place accordée à la langue, aux langues, dans la politique culturelle des Etats. Le moins qu'on puisse dire aujourd'hui est que l'état de la question est encore bien fragile sinon inexistant.⁴ C'est en tous les cas un domaine où la recherche fondamentale doit s'exercer de façon prioritaire, car la richesse linguistique est culturellement immense de promesses à condition de ne pas se muer en bégaiements de semi-analphabètes, comme le risque en existe encore trop souvent actuellement...

En ce domaine, une recherche analogique sur le cas allemand pourrait offrir une piste utile; certes, les principautés allemandes ont eu, depuis le haut Moyen-Age, une histoire imbriquée et complexe,

³ Par exemple: le bas prix des loyers, des instruments de culture (livres, disques, etc.)...

⁴ Voir à ce propos un article sévère mais suggestif de Michel Cahen sur l'histoire de la politique des langues de scolarisation (donc aussi de culture) dans les pays lusophones, in *Canadian Journal of African Studies*, 1991.

mais aussi conflictuelle sinon antagonique. L'Etat allemand en tant que tel existe depuis moins longtemps que nombre de territoires-Etats coloniaux africains (1870). Encore fut-il constitué sous une forme fédérative respectant les gouvernements régionaux, un peu à la façon des Etats-Unis; les parlers locaux, du bavarois au prussien, bien que partout à peu près intelligibles de tous, connaissent des variantes de prononciation et de vocabulaire tout à fait considérables. Enfin, depuis plus d'un demi-siècle, les Allemands, de l'ouest comme de l'est, ont renoncé à leur langue en tant que langue de communication internationale. Dès leur plus jeune âge, les enfants apprennent à l'école un minimum de deux, voire trois langues étrangères. Compte tenu de l'universalisme actuel, la politique linguistique malthusienne des anglophones ou des francophones leur paraît une aberration *culturelle*, car de ces langues étrangères, ils en ont besoin à la fois comme outil de communication *et* instrument de culture. Cela ne les a pourtant pas empêchés de conserver, d'enrichir et de vivifier la langue allemande de culture, langue de Goethe mais aussi d'une littérature contemporaine vivante et souvent superbe. Cela n'a pas non plus empêché le maintien d'une unité culturelle allemande, unité historique plus que politique des origines à nos jours, à l'exception de l'épisode relativement bref 1870-1945: il est prévisible que le phénomène va sous peu se traduire par la réunification (fédérale, et non centralisatrice!) des deux Allemagne actuelles.

Un autre exemple pourrait être utilisé, qui montre à la fois les avantages et les risques parfois mortels de l'expansion d'une langue à la fois de culture et de communication: l'arabe. Ciment d'unité culturelle, l'arabe révèle aussi les dangers de l'amalgame confus et mêlé que font certains, volontairement ou inconsciemment, des concepts de *culture* (donc aussi de *langue* arabe), de *religion* (l'Islam) et de *politique* (qui relève de la société civile). La culture est un fait historique et linguistique collectif; la religion, depuis les droits de l'homme chèrement acquis à partir de luttes fratricides nombreuses et sanglantes de l'histoire occidentale, est affaire de conscience, c'est à dire personnelle et individuelle. Le pouvoir, enfin, nous l'avons développé dans la première partie de cet article, va de pair avec une autre conquête de l'histoire, celle de la démocratie. Force est de reconnaître, peut-être difficilement pour quelques-uns mais lucidement, qu'un développement scientifique et technique fait de l'emprunt à l'Occident de ses conquêtes les plus efficaces, dont nous recherchons tous ici l'aboutissement dans une Afrique culturellement indépendante, est *contradictoire* avec tout amalgame de ce genre, qui va à l'encontre de toute clarification saine des débats.

Plus généralement, c'est évidemment, aujourd'hui, aux Africains de chercher comment élaborer ce développement, un développement véritable, c'est à dire pas seulement, je le répète, ce nécessaire développement scientifique et technique, mais aussi, mais surtout, et en même temps bien sûr, le développement culturel qui en est la base et le ciment. La tâche est rude; il est urgent de s'y atteler en se dégageant avec vigueur d'un certain nombre de vieux préjugés. La culture est vivante, toujours, en Afrique comme ailleurs. Je serais même tentée de dire, justement à cause de cet extraordinaire carrefour culturel que représente aujourd'hui ce continent, en Afrique plus qu'ailleurs.

